

## Été

Je tape le code sur l'interphone. J'entends tourner les rouages de la serrure. « Entre », semble-t-elle souffler. La porte cochère est lourde, comme la moiteur qui me colle la peau. Je la pousse à deux mains, m'aide de mes pieds. La peinture, d'un vert sapin, s'écaille au ras du sol, usée par les coups de souliers, le frottement des semelles contre la laque fatiguée.

Je franchis le seuil de l'immeuble, laissant derrière moi le vacarme de la rue. Je suis saisie par le changement de température et ce silence qui m'enveloppe. Sans même y penser, j'avance délicatement sur le marbre émeraude. Comme si ici, le bruit était interdit.

Mes yeux s'écarquillent devant la hauteur sous plafond, le lustre en cristal, les murs en pierres de taille blanches rectangles, à la découpe parfaite, empilées les unes sur les autres. Rien ne dépasse. L'air est frais, comme dans une église.

Je continue jusqu'à la porte en vitrail, sur la droite. Un large miroir couvre un pan de mur. Il me renvoie en pleine face cette lueur d'espoir que je m'efforce de maintenir allumée : trouver un appartement.

Au sol une mosaïque dessine des arabesques. Certains carreaux sont ébréchés par les années. Piétinés par le temps.

Je me dirige vers l'ascenseur, sauvé de la modernité. J'appuie sur le bouton, le mécanisme

s'enclenche. À travers la vitre, les cordes en acier frétilent. La cabine descend doucement, ouvre ses bras.

Quatrième étage.

Un homme attend. La cinquantaine. Les cheveux noirs, mal peigné. Les pommettes roses, presque juvénile. Maigrelet, les épaules voutées, perdu dans un costume bon marché. Une sacoche informe à la main, pleine à craquer.

Lui non plus n'a pas été rattrapé par la modernité.

Il me tend la main.

—Voici l'entrée commune, présente l'agent du syndic, la voix haut perchée. Elle dessert deux bureaux. Et le studio.

Une fenêtre rapiécée de carreaux multicolores est ouverte, laisse passer un courant d'air. Je ne vois pas tout de suite la porte dérobée, qui mène à l'appartement.

Derrière cette porte, une autre porte.

—Et ici, c'est... ?

—Rien. C'est condamné.

Puis il tourne la clé dans la serrure de la porte voisine. Nous entrons.

Une odeur de tabac me coupe la respiration. Un meuble en acajou encombre l'entrée. Des tableaux à l'encadrement doré, des vases d'antiquaire, étouffent le couloir, déjà étroit. À gauche, une petite salle de bain avec toilettes. Puis nous arrivons dans la pièce de vie.

Je suis subjuguée par le charme haussmannien.

Maigrelet me présente mollement la vue sur un jardin suspendu, trébuche sur le tapis d'orient, posé négligemment. La peinture bleu ciel décolle les rétines. Une couche de blanc agrandira le salon. « Le locataire récupère sa cuisine » explique l'agent. Tant mieux. Les façades rouge brillant, une erreur de mode des années 2000, à mes yeux. Le sol, j'adore. Carreaux de ciment gris, graphique.

—J'en ai vu, des annonces de locations. Des files d'attente aussi longues que pour la sortie du dernier Apple. Appartements que je n'ai jamais visités, préférant prendre mes jambes à mon cou. Des studios pratiques comme un couteau suisse, au loyer hors prix. Des chambres de bonne, au septième ciel, sans ascenseur. Mais un comme *celui-ci*... Jamais. Je remets à Maigrelet mon dossier, lui offre mon plus beau sourire.

J'aime beaucoup votre sacoche.

\*